

Quand les photographes s'amuse



Il serait bien utile de posséder une collection complète des anciennes vues de Taveyannaz. Vœu pieu. Les cartes postales coûtent les yeux de la tête, les autres types de photos, privées, sur carton, parues dans différentes revues, dans des ouvrages, littéraires ou savants, seraient à découvrir au hasard de recherches longues et fastidieuses.

Il est probable cependant que des amateurs de ce lieu béni, selon toute probabilité des natifs, qui mieux encore seraient les héritiers directs de l'un de ces anciens propriétaires de chalet, soient en possession de tels ensembles, amassés avec attention et même avec amour depuis des décennies. Collections précieuses s'il en est. Que leurs propriétaires les gardent jalousement, et les soirs d'hiver, au devant d'un feu de cheminée, mais attention tout de même aux éclats des braises, qu'ils tournent précautionneusement les pages de leurs albums de haute valeur ajoutée !

Quelque part on les envie. Mais aussi le manque est parfois créateur, qui nous empêche de jamais délaissier un sujet sans que celui-ci nous ait tout dit. Ici c'est impossible, puisqu'en fait nous n'avons guère parlé que de la fête de Taveyannaz, et non pas du hameau lui-même, pris dans son histoire, dans ses coutumes, dans son organisation. Il y aurait là d'autres pages à ouvrir, moins folkloriques peut-être, plus rattachées à la vie authentique et rude des habitants de ces lieux quand il s'agit de monter pour la saison, mais tout autant passionnantes. La vie vraie, celle de tous les jours, et non pas celle de

l'amusement d'un dimanche où, après que l'on se soit réjoui entre filles et garçons, mais sans penser à mal, bien entendu, l'on ait pris le chemin du retour pour les bas, tandis qu'ici, les vrais de vrais, les fromagers, les fruitiers, les pâtres, tous ceux là qui font profession des soins du bétail et de la fabrication du fromage, continueraient leurs travaux monotones et sans gloire. Certes, on reviendrait peut-être les trouver une fois encore avant la fin de la saison, mais ce ne seraient plus que des visites occasionnelles, et celles-ci faites non plus dans la fièvre de grandes réjouissances où un verre de vin ne serait pas de trop, mais dans la simplicité d'attaches familiales ou simplement amicales.

Bref, ce n'est là, par ces rubriques, si nombreuses pourraient-elles vous apparaître, qu'un commencement et non pas une fin.

Nos chers photographes. Ils ont pris des clichés remarquables. De la fête, certes, mais aussi de visites plus ordinaires. L'image plus haut nous apparaît à cet égard la plus remarquable. Qu'y voit-on ? Une ruelle de l'émouvant hameau, l'une des principales on suppose. Il y a là du monde. Qui sont tous ces personnages ? Des touristes d'abord, au vu de leur habillement. Des dames – on supposera que ce soit un dimanche – sont sous la balustrade d'un chalet¹, attentives à ce qu'elles ont sous les yeux. Deux autres sont déjà montées contre le haut du village. On admirera toujours leurs merveilleux chapeaux, dignes de la belle époque, celle d'avant guerre où l'on suppose que c'en est fini des tribulations politiques qui vous mettent les pays à feu et à sang. Désormais la vie est grande ouverte devant vous qui ne demande qu'à être saisie à bras le corps. On est heureux, ou en passe de l'être.

Une femme est au centre de l'image, probable habitante de ces lieux, dont la toilette est naturellement plus simple, longue jupe de tous les jours par-dessus laquelle elle a passé un tablier. C'est que l'on n'est là que pour la photo et qu'il faudra bientôt quitter l'endroit pour aller préparer le dîner ou vaquer à toute autre occupation que réclame la marche de l'un de ces innombrables petits chalets dont la vétusté témoigne d'anciennetés remarquables.

Un cheval ou un mulet, avec lequel on peut supposer que l'on est monté apporter des marchandises. Car l'on est ici loin de tout et alors même que parfois il faut se ravitailler, ne serait-ce que des produits vitaux. On ne saurait tout de même se contenter de l'éternelle laitia qui ne nourrit qu'à peine son homme. Alors voilà, admettons-le, l'attelage est monté de Gryon et son convoyeur passera près de certaines maisons pour décharger ce qu'on peut lui acheter ou ce qu'on lui a commandé la semaine dernière.

Le groupe le plus important, ce sont ces enfants tous agglutinés pour l'occasion, jouissant du spectacle, intrigués néanmoins par tout ce branle-bas, et tout autant, mais ils ont la sagesse de ne pas le montrer, par le photographe qui s'est mis en contrebas avec son appareil. Voilà, leur a-t-il crié, car il est à une certaine distance, ne bougez plus, c'est parfait, ne me regardez pas, attention, un,

¹ Que l'on a retrouvé et photographié en 2010 sans savoir qu'il correspondait à cette carte postale no 1287 de la Photographie des Arts, Lausanne.

deux, trois... C'est fait. Mesdames et Messieurs, et vous chers enfants, vous êtes fixés pour l'éternité.

Parole d'usage, mais rigoureusement vraies. Car aujourd'hui, un siècle plus tard, par le miracle incroyable de la photographie, ils sont là, eux tous, elles toutes, qui s'étaient attroupés dans la rue à la demande du professionnel. Ils ont joué le jeu, et telle est aujourd'hui leur récompense. On peut encore les voir. Tels qu'ils étaient, inchangés, fixés à jamais dans l'âge qu'ils avaient, dans leur attitude, dans leurs espoirs même on le suppose.

Cette photo, à vrai dire, est formidable. Et donne à réfléchir plus encore qu'on ne saurait le dire ici.



Les costumes ont suivi les modes, l'esprit est resté le même.

Un autre cliché, il peut être de la même époque, mais très certainement pas de la même année, encore moins du même jour, effectué par un autre photographe aux ordres d'une autre maison. Il témoigne du goût raffiné qu'ont ces dames pour l'alpage... le dimanche. Elles sont venues quand même à pied malgré la tenue exceptionnelle qu'elles affichent. Elles sont, n'empêche, diablement belles, dans leurs toilettes de princesses. Et surtout coiffées de ces chapeaux si extraordinaires. Vraies figures de mode auprès desquelles les rares hommes que l'on peut apercevoir, sont bien pâles, un peu ridicules. Tandis qu'elles, elles, elles sont l'élégance du siècle, elles sont l'espérance, le romantisme, la grâce,

tout ce que vous espérez vous qui les regardez. Elles sont vos rêves, vos envies, votre but. C'est après elles, mais après elles seules, aussi un peu après le village quand même, que vous courez. Vous ne le dites pas trop, les rêves ne s'étalent pas sur la place publique, mais elles vous affolent. Et même qu'après tant de marche elles n'ont pu s'empêcher de transpirer et de sentir la femme à plein nez, que les parfums n'ont pas réussi à faire disparaître.

Le photographe quant à lui a pris son pied. Et ce qu'il nous a offert là aussi pour l'immortalité, est sublime.

Et pour une fois oublions les travailleurs de l'ombre, qui, dans leur chalet, retournent quelque fromage dans une cave un peu sombre, puis, le torchon à la main, les frottent à l'eau salée.



584 Taveyannaz et les Diablerets

C'est plus en avant dans le temps. Cela nous rapproche de notre présent. Comptez les chalets. On raconte qu'ils étaient autrefois plus de soixante. Ce qui signifie que certains ont disparu. Plutôt que par l'incendie qui aurait emporté le village tout entier, que Dieu le préserve d'une telle catastrophe, de cette horreur sans nom, par abandon et puis par démolition, le bois d'une demeure abandonnée pouvant resservir pour un autre usage.

Paysage admirable. On resterait des heures, là, dans le « frais gazon », parmi les fleurs, les belles gentianes en particulier, mais attention, sans les cueillir ni les écraser, juste un peu d'herbe foulée, à le regarder, à le contempler, à le

manger, à le boire, à l'incruster en nous, dans le cœur, dans l'esprit, dans la rétine, pour ne jamais plus l'oublier. Pour même le retrouver quand en d'autres lieux les heures sont sombres et que l'on a plus envie de rien, que de s'en aller. Parce que l'homme nous aurait tant déçu en d'autres activités et en d'autres pensées, pas les plus honorables, qu'il ne nous aurait rien coûté de le quitter. Au revoir et merci. Non, adieu, et que l'on ne se retrouve jamais, nous autres. Ou alors, que tout se soit apaisé, que l'homme ait retrouvé sa raison, et que c'est là, précisément, en ce paysage unique, que l'on puisse à nouveau se rencontrer et discuter la moindre. De quoi ? De tout, de la vie ancienne, du labeur de ces hommes qui occupent les chalets, d'une existence qui enfin serait plus sereine et délivrée de ces valeurs fictives où il faut foncer, gagner, se lancer des défis ! Mon Dieu, quelle misère !

Enfin, voilà, on serait là, avec ce paysage sublime, et d'y avoir de mauvaises pensées y serait rien moins qu'un vrai sacrilège !